

Lutter contre Indiana Jones : ambitions, risques et limites de la démarche participative en archéologie

Fighting Indiana Jones: ambitions, risks and limits of the participatory approach in archaeology

Robin FURESTIER

Résumé : Cet article propose un retour d'expériences participatives autour de la Cité de la Préhistoire d'Ornac-l'Aven (Ardèche), musée situé en milieu rural et très fréquenté en période estivale et de vacances scolaires. Dans ce contexte et comparées aux démarches participatives classiques de la recherche archéologique (prospections, fouilles), trois initiatives participatives ont été expérimentées dans le cadre des activités de recherche du musée mais aussi dans le cadre d'événements tous publics inscrits dans une dynamique nationale (Fête de la science, Journées européennes du patrimoine, Journées européennes de l'archéologie) et enfin dans le cadre d'un événement porté seulement par le musée. L'ensemble de ces expériences nourrit une réflexion sur la démarche participative en archéologie et sur son impact sur le public et la société, plus spécifiquement en milieu rural.

Mots-clés : Préhistoire, musée, prospections, valorisation, collections.

Abstract: This article looks at participatory experiences at the Cité de la Préhistoire d'Ornac-l'Aven (Ardèche), a museum located in a rural setting, but very popular during the summer and school vacations. Put into context, and compared with classic participatory approaches to archaeological research (surveys, excavations), three different participatory initiatives were experimented in the context of the museum's research activities, but also in the context of events open to the general public as part of a national dynamic (Fête de la science, Heritage days, European archaeology days), and finally in the context of an event run solely by the museum. All of these experiences provide food for thought on the participatory approach in archaeology and its impact on the public and society, more specifically in rural areas.

Keywords: Prehistory, museum, archaeological survey, promoting research, collections.

« [...] le grand public est réputé passionné d'archéologie : c'est une chance à saisir. Bien sûr, la plupart des profanes se font de la discipline une idée erronée, nourrie de sites prestigieux convertis au tourisme de masse, de fantasmes rutilants et de clichés hollywoodiens. Tant pis : mieux vaut un intérêt mal fondé qu'une indifférence béante. Il est d'autres branches du savoir [...] dont les acteurs ignorent le bonheur de faire rêver le contribuable. Sans compter que les archéologues trouvent dans les visions fausses de leur discipline un motif supplémentaire de communiquer, justement pour combattre les clichés et corriger le tableau » (Flutsch, 2022).

Dans un article évoquant les ambitions et les limites de la démarche participative en archéologie, cette citation de L. Flutsch peut répondre en partie à la question du pourquoi utiliser encore l'image – pourtant censément désuète – d'Indiana Jones. Au-delà de l'accroche, cette image est utile pour rappeler le contexte particulier de la valorisation

muséographique des recherches archéologiques qui tient une part importante dans cet article. Le musée d'archéologie est en effet la première ligne de confrontation entre les imaginaires développés par les publics et le discours scientifique qui leur est proposé. Mon expérience d'archéologue de terrain et de travail dans un musée d'archéo-

logie implanté en milieu rural m'a permis de constater que cette image d'Indiana Jones est encore fortement ancrée dans l'imaginaire collectif. Même s'il faut noter une meilleure intégration générale de la réalité du travail de l'archéologue (ou plutôt « des archéologues »), les clichés sont encore nombreux, et tout archéologue d'aujourd'hui a, au moins une fois dans sa carrière, subi les désagréments de l'image négative d'*Indiana Jones*, renvoyant une réalité fantasmée du quotidien du chercheur ou, pire, de l'aventurier en quête de « trésor » détruisant le patrimoine archéologique. En cela, nous devons mobiliser notre énergie afin, notamment, de montrer que le réel peut aussi être une source de rêverie, d'exceptionnel, voire dans une certaine mesure, d'aventure. Pour modifier cet imaginaire collectif, il est important que les professionnels eux-mêmes ne s'en excluent pas, et intègrent leur propre vécu à celui du grand public. En tant qu'archéologue, notre propre fascination originelle pour l'archéologie nous lie dans une intimité commune avec le grand public, et ce lien intime doit rester imbriqué à notre propre responsabilité scientifique et sociétale en tant que professionnel si on veut maintenir une forte proximité entre les chercheurs et toutes les composantes de la société.

Pour atteindre cet objectif, la relation complexe à l'image d'Indiana Jones doit à la fois être comprise (en tant qu'élément moteur de l'attrait pour l'archéologie), assumée (comme imaginaire collectif), mais aussi déconstruite afin de développer un nouveau regard sur la réalité de l'archéologie du XXI^e siècle. C'est à ces conditions qu'on pourra entamer une nouvelle relation entre les archéologues et les publics. Car hier comme aujourd'hui, cette image caricaturale de l'archéologue est toujours bien ancrée et génère des dérives qu'il est de notre responsabilité d'analyser et de combattre. La démarche participative dans la recherche archéologique en tant que vecteur possible d'une réappropriation des connaissances scientifiques et du patrimoine commun par l'ensemble des citoyens est donc envisagée ici comme un moyen pour faciliter la recherche de ce changement de mentalités concernant l'archéologie.

À partir d'exemples précis de recherche de terrain ou d'expérimentation en musée rural, on tentera un questionnement critique visant à contribuer à la définition de ce qui est de l'ordre du participatif ou pas, et à savoir si chaque exemple permet d'atteindre l'objectif de changement des mentalités cité plus haut.

1. RECHERCHE DE TERRAIN : PARTICIPATIVE OU PAS ?

Pratiques anciennes et classiques de terrain, les prospections pédestres intègrent depuis des années des néophytes, étudiants ou non, dans les équipes qui arpentent un grand nombre de kilomètres pour recenser le moindre indice archéologique, contribuant ainsi à une meilleure connaissance du potentiel archéologique du territoire et définissant de nouveaux cadres d'études.

La mise en œuvre de cette pratique participative est relativement facile, mais cette facilité constitue potentiellement un risque dans l'objectif d'une recherche qualitative. La détection du moindre indice archéologique, qu'il soit direct (vestige mobilier, structure archéologique bâtie...) ou indirect (indice géomorphologique, sédimentologique, géologique...) demande des connaissances fortes souvent liées à une longue expérience de terrain et de manipulation et de traitement de mobilier. L'équipe de recherches participatives doit donc être préalablement instruite aux connaissances de base par des manipulations de différents types de mobiliers archéologiques et des formations concernant les indices indirects. Cette phase préparatoire permet d'éviter l'écueil d'une impression, chez les participants, d'accessibilité immédiate du métier d'archéologue-prospecteur nécessitant seulement une bonne paire de chaussures et une grande patience. N'oublions pas non plus l'écueil de la prospection par détecteur de métaux qui, sans encadrement professionnel, a des effets délétères sur la conservation des sites archéologiques et sur l'image des archéologues. Pour les prospections archéologiques comme pour les autres démarches participatives, l'approche pédagogique intégrant la législation apparaît donc indispensable. C'est seulement à ces conditions que ce type d'investigation de terrain peut apparaître comme un domaine de recherches participatives possibles. Pour ouvrir ce domaine de recherche à la participation, il est possible de continuer à expérimenter au travers de prospections thématiques d'inventaire des gîtes de matières premières (lithiques ou métalliques) par exemple, ou plus récemment en explorant et en décortiquant les données LIDAR (Bourgeois *et al.*, ce volume). Sans risques directs pour les sites archéologiques, ces axes de recherche peuvent solliciter positivement la connaissance des territoires des participants locaux et/ou des internautes, et créer du réseau entre participants, chercheurs et amateurs.

Dans le registre des recherches de terrain, la même question se pose pour les fouilles archéologiques programmées. Maillon important de la recherche archéologique, elles sont également un moyen d'assurer la pérennité de la recherche archéologique en assurant une part importante de la formation des étudiants – et donc des futurs chercheurs – en archéologie. Dans cette même logique de formation, de nombreux sites archéologiques accueillent chaque année des néophytes en archéologie, attirés par des motivations personnelles nombreuses et variées au sein desquelles l'imaginaire archéologique évoqué plus haut est souvent fortement présent. Mais ces accueils se limitent à un nombre de personnes très limité du fait de la nécessité d'un suivi de proximité très étroit et chronophage, du moins dans les premiers jours, afin d'éviter les erreurs de fouilles. Cette démarche ponctuelle n'apparaît donc pas comme une recherche participative généralisable, car structurellement incompatible avec les objectifs de résultats scientifiques que toute fouille archéologique se doit de tenir, même dans le cas des chantiers écoles. Il faut aussi rappeler que contrairement à d'autres sciences (la botanique par exemple), le « maté-

riel » d'étude en archéologie n'est pas renouvelable et que tout archéologue se retrouve dans la situation particulière de destruction de son sujet d'étude lors des fouilles. Cette destruction raisonnée est une contrainte forte à la démarche participative. D'autres investigations, dans d'autres lieux, satisfont plus facilement la participation du public.

2. LES MUSÉES : INTERFACE PRIVILÉGIÉE POUR DÉVELOPPER LA RECHERCHE PARTICIPATIVE

Dans le cadre d'un emploi de chargé des collections et de la recherche au musée de Préhistoire d'Orgnac-l'Aven (aujourd'hui Cité de la Préhistoire), j'ai pu développer plusieurs approches participatives permettant de refaire du lien entre le public amateur, ou simplement curieux, et les professionnels de l'archéologie. Trois exemples sont présentés ici en guise de témoignages de pratiques participatives possibles, deux d'entre elles ayant été positives et une s'étant soldée par un échec.

2.1. Les travaux sur les collections : un chantier participatif en devenir

La démarche la plus complète a été développée autour des collections du musée, également dépôt archéologique pour la Préhistoire et la Protohistoire de l'Ardèche et du nord du Gard, riche alors des vestiges mobiliers de plus de 1 000 sites. Le travail de tri, de rangement et d'inventaire nécessaire à la bonne connaissance des collections pour en faciliter l'accès aux chercheurs est souvent surdimensionné pour une personne. À l'occasion de la récupération d'une importante collection privée représentant des milliers de vestiges à trier, un appel à des associations bien implantées localement (FARPA – Fédération ardéchoise de la recherche préhistorique et archéologique – et ACPO – Amis de la Cité de la Préhistoire d'Orgnac) a

permis de constituer un groupe évolutif d'une douzaine de personnes. Des sessions de tri ont été organisées afin de disposer *in fine* d'un inventaire précis de cette collection et de proposer une première attribution chronoculturelle des sites concernés. Chaque séance de travail a été précédée d'un temps de présentation des données historiques connues des sites et d'une formation directe (à partir des vestiges présents) aux différents types de mobiliers (fig. 1). Encadré par un ou deux professionnels, le groupe a donc pu recevoir une connaissance académique de base et une connaissance pratique par la manipulation accompagnée des artefacts archéologiques (céramique, lithique, faune, etc.). Le partage des connaissances entre participants a été fortement encouragé et a généré une montée en compétences de l'ensemble du groupe.

Malgré un roulement des participants d'une session à l'autre, le groupe a progressé en efficacité de traitement des collections et en connaissances individuelles et collectives. Cette démarche participative positive a incité un chercheur (J. Vital, CNRS), alors en cours de réalisation d'une grande synthèse sur l'âge du Bronze en Ardèche, à faire appel à ce groupe afin de l'aider au tri d'une collection numériquement très importante. Comme pour les séances précédentes, une présentation du site et de l'âge du Bronze en Ardèche a été proposée aux participants, ainsi qu'une présentation détaillée des différents types de céramiques (décorées ou non) du site. Cette session de travail a permis de nombreux échanges entre les participants, l'encadrant et le chercheur, réduisant le sentiment de distance entre le monde académique et le public. Ressenti positivement par tous les participants, ce tri a permis un gain de temps considérable au chercheur.

Cette expérience était très collaborative et participative et a permis d'entretenir et de développer la motivation des participants grâce à de nombreux vecteurs :

- le toucher qui entretient le lien intime avec le mystère qui entoure l'objet ;
- la présence dans un lieu normalement « interdit au public » (les réserves du musée) qui entretient l'impression « d'être privilégié » ;



Fig. 1 – Séances de préparation (à gauche) et de travail d'inventaire et de reconditionnement de collections archéologiques (à droite) en collaboration avec un chercheur, J. Vital, Cnrs (cliché F. Prud'homme).

Fig. 1 – Preparatory sessions (to the left) and work on inventorying, and repackaging archaeological collections (to the right) in collaboration with a researcher, J. Vital, CNRS (photo F. Prud'homme).

- le lien étroit et horizontal avec les professionnels qui favorise la montée en compétences.

Prenant conscience de la richesse du patrimoine archéologique territorial et de l'importance de son étude et de sa conservation, chaque acteur de ces sessions participatives a été mieux à même de se faire l'ambassadeur de l'intérêt de la recherche archéologique dans son milieu socioprofessionnel propre. Cette approche avec des participants locaux permet aussi une meilleure intégration de la recherche archéologique dans les enjeux globaux de gestion d'un territoire et de son patrimoine.

L'intérêt direct d'inventaire des collections des musées qui peuvent être « en souffrance », la participation active et sur la durée des bénévoles, et le fonctionnement plus horizontal du travail en groupe fait de cette approche une démarche participative complète et positive.

Toutefois, cette expérience touche un public déjà sensibilisé. Développer la démarche participative au sein d'événements plus axés vers le grand public peut permettre de porter la voix plus loin, vers un public auquel l'archéologie parle moins fortement ou reste trop associée à l'image d'Indiana Jones. Pour ce public, le contact avec les vraies données archéologiques peut quelquefois engendrer de la déception. Il faut donc développer une autre approche à même de lutter contre cette vision surfantasmée de l'archéologie. Sans utiliser les mêmes codes qui pourraient générer une confusion mortifère, une approche plus ludique peut-elle contribuer à sortir d'un imaginaire « indianajonesien » ?

2.2. Prendre part à un événement ludique ponctuel : une porte d'entrée pour un public à atteindre

Outre l'objectif cité précédemment, la création d'un événement participatif destiné à un plus large public a été motivée par le constat local paradoxal d'une très grande concentration de dolmens en Ardèche, et d'une non moins grande méconnaissance de ce type de site par le public : une partie de celui-ci ignorant même sa fonction funéraire. L'objectif était donc de restituer un dolmen entier sur le site même du musée, afin de toucher en particulier les visiteurs du Grand Site de France de l'Aven d'Orgnac qui ne franchissaient pas les portes du musée, pourtant partie intégrante du grand site (et de leur billet d'entrée !). En collaboration avec l'archéosite d'Ardèche Randa Ardesca, rompu à l'exercice événementiel, une participation à l'élévation d'un dolmen avec le public a été organisée, ouverte au public et répartie sur plusieurs moments nationaux forts du type Fête de la science, Journées européennes du patrimoine, etc. Il faut noter que seuls les moments « spectaculaires » ont été proposés au public (déplacements des dalles, érection des orthostates, mise en place de la dalle de couverture). Ces moments d'accroche du public ont été précédés ou ont succédé à une recontextualisation chronologique et culturelle du mégalithisme régional et à une explication concernant la démarche d'archéologie expérimentale. Ils

ont été aussi un moyen d'inviter le public à l'intérieur du musée pour en découvrir plus sur ce phénomène. Le reste des tâches plus « ingrates » d'édification du dolmen (préparation de la surface, constitution du tumulus), nécessitant un temps plus long, a été réalisé par le personnel du musée. L'aspect spectaculaire (déplacer des monolithes de plusieurs tonnes ; ici fig. 2) et ludique (participation de toute la famille) a garanti un grand succès populaire et une certaine sensibilisation. Mais la dimension participative est restée faible et « en surface ». En ce sens la participation ludique ou le jeu comme intérêt principal ne peut être considéré comme une recherche participative à part entière, mais plutôt comme une médiation participative. Toutefois, à l'image des témoignages récoltés lors de l'expérience suisse des « salons archéologiques » (Dunning et Aeschmann, 2021), il ne faut pas négliger cette porte d'entrée pour un certain public qui peut être en attente d'un accès différent à la connaissance qui pourrait le motiver à pousser la porte d'un musée ou, mieux encore, à s'engager dans une démarche réellement participative.

Mais, ici encore, comme pour le travail sur le mobilier, les objectifs doivent être clairs et la démarche inscrite dans une logique de collaboration avec des professionnels apparaissant plus comme des facilitateurs que comme des experts « inaccessibles ». Sinon, le public n'adhère pas et peut même développer un sentiment de manque de sincérité des professionnels.



Fig. 2 – Séance participative ludique d'élévation d'un dolmen, avec ici la traction de la dalle de couverture (cliché F. Prud'homme).

Fig. 2 – Fun participative session on raising a dolmen: pulling the cover slab (photo F. Prud'homme).

2.3. Un échec à expliquer

Le sud Ardèche est un territoire karstique abritant un grand nombre de cavités fréquentées par les humains, de la Préhistoire à nos jours. Quelques pionniers de la recherche archéologique s'y sont intéressés dès la fin du XIX^e siècle. Mais c'est surtout à partir de l'avènement du Front populaire en 1936 et la conquête des congés payés que du temps de loisir pour les populations s'est libéré et

que les découvertes archéologiques se sont multipliées. Le développement de la pratique de la spéléologie a été (et est encore) un facteur important dans l'augmentation des découvertes. Néanmoins, l'époque de ces découvertes explique pourquoi nombre de collections du musée sont constituées d'objets dénués d'informations sur leurs contextes car ils ont été prélevés comme « trésors » et non comme vestiges porteurs d'une histoire commune. La course à la « première » (nom donné au fait d'explorer pour la première fois une grotte « vierge » de passage humain, même si les Préhistoriques sont en fait souvent les vrais acteurs de cette « première ») a également généré un grand nombre d'explorations et malheureusement souvent de destructions de sites archéologiques « gênant » la progression vers des réseaux profonds inexplorés... Les premiers acteurs de ces explorations étant vieillissants, il apparaissait nécessaire de collecter des informations, voire des collections, pouvant rester en possession de familles de spéléologues ou de privés ayant racheté des maisons dans les caves desquelles subsistaient des objets dont ils ignoraient quelquefois l'intérêt scientifique.

En surfant sur la vague télévisuelle de séries à succès, nous avons donc décidé de proposer des séances d'expertise de ces objets archéologiques que les Ardéchois pouvaient avoir chez eux, par héritage ou hasard d'acquisition immobilière. Réunissant plusieurs professionnels du musée (paléontologue, géologue, paléolithicien, néolithicien), nous nous sommes présentés comme « Les experts : Orgnac », jouant intentionnellement sur cette fibre humoristique issue des séries télévisuelles américaines à succès afin d'attirer un public large (fig. 3).

Dans la salle de conférences du musée, équipée pour l'occasion d'une loupe binoculaire reliée à un grand écran, toutes les collections apportées pouvaient alors être manipulées et montrées au public en direct afin d'expliquer la démarche d'expertise et les connaissances que pouvait apporter chaque pièce, même apparemment insignifiante. Alors que cette opération a bénéficié de la même exposition médiatique que l'opération « dolmen », la participation du public a été très faible. Néanmoins, il faut noter que ces séances étaient déconnectées des événements nationaux cités plus haut et qui renforcent les initiatives locales. Mais il faut aussi rappeler le passif historique des relations entre le public et les archéologues dans le Sud de l'Ardèche depuis la découverte de la grotte Chauvet qui joue un rôle dans la réticence à participer à ce genre de manifestation. Ces rappels ne nous dispensent toutefois pas d'une autocritique nécessaire de cet échec. Si l'objectif de sauvegarde d'informations archéologiques, voire de collections en péril, était scientifiquement louable, l'absence d'affichage clair de cet objectif a pu apparaître comme un manque de sincérité pour le public visé.

On ajoutera aussi que l'aspect participatif n'était pas assez développé et a pu même apparaître comme dévoyé. La légitimité scientifique non accompagnée d'une explication pédagogique ne peut prétendre atteindre le public à elle seule.



Fig. 3 – Affiche de présentation d'une séance participative qui a échoué malgré une « accroche sexy » faisant référence à une série télévisée à succès (cliché et DAO R. Furestier).

Fig. 3 – Poster presenting a participative session that failed despite a 'sexy catchphrase' (photo and CAD R. Furestier).

De plus, à tenter de jouer le seul rôle d'experts, les archéologues perdent peut-être le rôle principal sur lequel le public les attend : celui qui consiste à leur raconter des histoires, celles du passé humain (Flutsch, 2022).

3. LA DÉMARCHE PARTICIPATIVE EN ARCHÉOLOGIE : C'ÉTAIT MIEUX APRÈS ?

L'archéologie, science jeune, a connu beaucoup de changements d'approches et de pratiques depuis une trentaine d'années. Le développement de la démarche participative n'est pas une mode, mais un changement souhaitable pour le futur de notre discipline qu'un immobilisme pourrait la faire taxer de passiste. Ce développement doit continuer en intégrant évidemment le plus grand nombre et en commençant surtout par rétablir un lien fort entre les chercheurs et les musées, structures entretenant un lien direct et privilégié avec le public. Si on veut mieux connecter ce public à la réalité actuelle de la recherche archéologique et détruire l'équation « Indiana Jones = archéologue », on se doit de recons-

truire une relation forte entre les musées et les laboratoires de recherche. En milieu rural particulièrement, cette double reconnexion peut permettre une réappropriation de la « science archéologie » par la population et aussi son intégration dans la gestion des territoires suivant une logique sortant de l'approche uniquement commerciale de ceux-ci. Il faut pour cela que les archéologues aient non seulement une certaine ouverture vers l'autre, non-professionnel, mais surtout qu'ils acceptent de perdre cette image flatteuse pour l'ego du chercheur érudit inaccessible pour devenir une sorte de « tiers chercheur » capable à la fois de développer les compétences du public invité à prendre part à la recherche et de s'en servir dans le cadre d'une recherche archéologique nouvelle, plus accessible, répondant aussi aux questionnements de territoires et de société. Des expérimentations ouvertes à la participation du public dans le cadre d'autres disciplines et/ou d'autres structures comme le Muséum national d'histoire naturelle (MNHN) par exemple ont déjà engendré un changement de mentalité et de pratique chez les chercheurs concernés et ont permis de constater que « la diversité est porteuse de frictions créatrices » (Chlous *et al.*, 2019-2020). La recherche en archéologie doit franchir ce pas participatif avec enthousiasme et sans crainte. Une souhaitable montée en compétences de la société dans son ensemble sur la connaissance, les enjeux et la pratique de l'archéologie ne doit pas nous apparaître comme un risque, mais bien comme une chance d'accéder à une recherche archéologique plus proche des gens, une « recherche archéologique 2.0 », comme disait un certain N. Valdeyron. Une recherche archéologique par tous et pour tous. En ce sens la démarche participative en matière d'archéologie (mais pas seulement...) peut concourir à un changement social plus vaste en contribuant à questionner nos pratiques démocratiques (Esclapez, 2019-2020, Carrel *et al.*, 2019-2020).

Les tentatives exposées ici montrent que la valorisation de la recherche peut être une porte d'entrée vers cette démarche d'une recherche pour le public et par le public. Mais entre une simple porte d'entrée, comme peut l'être l'exemple de l'édification d'un dolmen, et une démarche participative plus aboutie, comme le travail d'inventaire des collections, il y a une grande marche qui distingue médiations participatives et sciences participatives. Les exemples mis en lumière ici présentent donc une grande disparité quant à leur dimension participative et aux apports en compétences et/ou connaissances qu'elles proposent au public. Elles avaient néanmoins le même but de sensibilisation à l'archéologie, en prenant en compte la variabilité des publics qui nécessite une multiplication des types d'accroches, au risque de se limiter à une fraction faible dudit public.

À l'heure des prémices de la recherche participative en archéologie, de nouvelles initiatives doivent être développées dans le cadre de la valorisation et/ ou de la médiation, mais l'ambition participative ne doit évidemment pas se cantonner à cette seule sphère. La recherche archéologique académique dans son ensemble devrait pouvoir s'ouvrir à la démarche participative, intégrant la

consultation citoyenne non comme une contrainte mais comme un enrichissement potentiel des questionnements scientifiques. Dans cet objectif, on peut souhaiter une élaboration de programmes de recherche montés dès le départ de façon pleinement participative. En allant plus loin, même, la programmation archéologique dite « nationale » ne pourrait-elle pas intégrer une participation citoyenne mieux à même de représenter la variété des acteurs de la recherche nationale qu'elle prétend incarner ? En tant qu'archéologues, mieux s'approprier ces questionnements pourrait permettre de développer un process recherches/valorisation plus pertinent en ce qui concerne la restitution des connaissances au public, volet terminal logique de toute recherche scientifique.

À l'image de ce qui peut être observé en politique au niveau municipal, avec l'émergence de listes citoyennes participatives dans plusieurs dizaines de communes, le résultat pourrait être réjouissant...

Mais cette nouvelle dynamique souhaitable ne peut se concevoir sans un soutien en matière de médiation à grande échelle et un renouvellement concernant la formation scolaire et universitaire. L'ouverture à la recherche archéologique participative doit être accompagnée d'une meilleure couverture médiatique de l'archéologie elle-même, mieux à même de générer l'intérêt du plus grand nombre. Elle doit aussi mieux pénétrer l'école, où sa présence dans les programmes scolaires est indigente. Enfin, l'archéologie participative doit mieux intégrer le milieu universitaire, lieu de formation des futurs archéologues et des futurs médiateurs en archéologie.

Remerciements : Je tiens ici à remercier mes anciens collègues de la Cité de la Préhistoire d'Orgnac-l'Aven pour leur collaboration dans les projets présentés dans cet article et, plus largement, pour nos huit années de travail en commun : P. Guillermin (conservatrice), F. Prud'homme, S. Stocchetti, M. Pocahontas-Raynaud, Hub' Gomez, N. Lateur et Professeur Barth. Cette équipe motivée et positive a permis ces expérimentations participatives et une transmission des connaissances archéologiques toujours au plus proche des publics.

Robin FURESTIER
CNRS, UMR 5140 Archéologie des sociétés
méditerranéennes, Montpellier, France

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CARREL M., FOURNIAU J.-M., JUAN M. (2019-2020) – Recherches participatives et expérimentations démocratiques, *Culture et Recherche*, 140 « Recherche culturelle et sciences participatives », p. 24-25.
- CHLOUS F., ÉCHASSOUX A., JULLIARD R., VIGNE J.-D. (2019-2020) – Vigie-Muséum. Structuration des sciences participatives au Muséum national d'histoire naturelle, *Culture et Recherche*, 140 « Recherche culturelle et sciences participatives », p. 54-57.
- DUNNING E., AESCHIMANN C. (2021) – *Parler d'archéologie autrement. Un manuel pratique*, Bienne (Suisse), Archaeoconcept, 256 p.
- ESCLAPEZ C. (2019-2020) – Vers une éthique de la participation, *Culture et Recherche*, 140 « Recherche culturelle et sciences participatives », p. 60-61.
- FLUTSCH L. (2022) – *L'archéologie à l'imparfait du subjectif*, Paris, éditions de la Sorbonne (Futurs antérieurs, 2), 122 p.

